

passa inaperçu. Cependant, les Martin attendaient en proie à une inquiétude indécidable le résultat de leur criminelle tentative.

Deux jours, trois jours, s'écoulèrent. Prosper, chaque matin et chaque soir, achetait les journaux les mieux informés, s'attendant toujours à y lire l'annonce de la mort de la comtesse de Noiville; car cette mort ne pouvait manquer de faire grand bruit dans Paris.

Il vit bien qu'une détenue avait succombé à une attaque d'apoplexie fondroyante. Mais quel rapport cela avait-il avec l'assassinat projeté? Et que lui importait.

Le quatrième jour, Désiré arriva chez son frère l'oreille basse et l'air déconfit.

—Eh bien? s'écria Prosper en l'apercevant.

—Eh bien, c'est à donner sa langue aux chiens! Je n'y comprends rien! répondit Désiré. Elle vit, voilà ce qui est certain...

—Certain?...

—Sans doute. Hier, son avocat lui a rendu visite pour la seconde fois. Et elle se portait comme le Pont-Neuf!

—Comment le sais-tu?

—Il est venu voir mesdames de Beaumont et leur a transmis les compliments de la douzelle!

—Comment; est-ce possible? murmura Prosper.

—Voilà: Elle n'a pas mangé la pêche! Une autre l'aura mangé à sa place...

—Une autre? répéta Prosper bouleversé.

—Dame! à moins qu'elle ne l'ait donnée aux moineaux! D'ailleurs, les journaux ont raconté, en deux lignes, qu'une détenue, employée dans la maison, était morte subitement...

—En effet! Et tu crois?

—Oui!

—Alors, tout est perdu!

—Non, mais tout est à recommencer. On dirait vraiment que cette petite fille est sauvegardée par quelque puissance mystérieuse...

—A recommencer? répéta Prosper avec épouvante.

—Oh! pas tout de suite! ni par le même moyen, ce serait maladroit!

—Oui, oui, attendons! Plus tard! fit vivement Prosper d'un air soulagé.

—Attendons! attendons! grommela le petit misérable, les dents serrées, la pâleur au visage, des éclairs dans ses yeux fauves. Il le faut bien! Malheur! Mais je ne me tiens pas battu! Voilà deux fois que nous la manquons. La troisième sera la bonne!

## V.

Cependant les jours se succédaient rapidement. Me Litzelmann étudiait le dossier de Jeanne avec une ardeur qu'il n'avait encore ressentie pour aucune de ses causes. C'est que jamais, en effet, il n'avait rencontré une affaire plus obscure, ni une cliente qui lui inspirât un intérêt aussi vif, une sympathie aussi caractérisée.

Malheureusement, plus il approfondissait la question, plus il sentait que les charges qui pesaient sur la comtesse étaient terribles, plus il comprenait combien il avait peu d'espoir d'obtenir un acquittement.

Il avait envoyé près de Robert Dauray un avocat de ses amis, homme d'un talent véritable et dont il connaissait la sagacité, et il attendait qu'il eût pris connaissance, de son côté,

du dossier de son client, pour discuter avec lui un plan de défense rationnelle.

Enfin son confrère vint le trouver, muni de toutes les pièces qui pouvaient faciliter leur travail commun et asseoir leur opinion définitive.

Hélas! les charges, en ce qui concernait le docteur, étaient pour le moins aussi accablantes. Ce projet de suicide, qui était la seule explication qu'il donnât de sa présence sous les fenêtres de la comtesse, désolait absolument les deux avocats. Quel jury admettrait que l'amour eût conduit un homme "raisonnable" à un semblable acte de folie?

—Voyons, dit Me Litzelmann, en s'adressant à son confrère, Me Perrier, maintenant que vous possédez tous les éléments de la cause, nous avons besoin d'une absolue sincérité entre nous. Que pensez-vous de votre client?

—Je pense, reprit Me Perrier sans hésitation, qu'il dit la vérité et qu'il est innocent du crime dont on l'accuse. Il suffit de le voir pour sentir qu'on a affaire à un honnête homme, peut-être ardent et passionné à l'excès, mais incapable d'une bassesse ou d'un méfait quelconque.

—C'est absolument ce que je pense au sujet de la comtesse de Noiville. Mais cela ne suffit pas. On nous demandera surtout qui pouvait avoir intérêt à sa mort?

—Et il est bien évident que cette mort sert trop les amours de la comtesse et du docteur pour qu'on ne persiste pas à les en accuser, tant que nous ne pourrions pas désigner d'autres coupables.

—Ainsi, votre avis est...

—Mon avis est qu'ils seront condamnés, surtout Robert Dauray.

—Lui, pourquoi?

—Parce que c'est un homme d'abord. Ensuite, parce qu'il est évident que ce n'est pas la comtesse qui a frappé matériellement. Vous obtiendrez, pour elle, des circonstances atténuantes, je l'espère... Quant à mon client, je doute même de ne succès relatif.

—Enfin, nous défendrons le terrain pied à pied.

—Evidemment; mais ne dissimulez pas à votre cliente la gravité de la situation, pas plus que je ne la dissimulerai à mon client.

Les deux avocats se séparèrent. Me Litzelmann se rendit aussitôt à la prison Saint-Lazare pour conférer avec Jeanne.

Quelle que fût l'énergie de la jeune femme, cette longue détention agissait sur elle, brisant ses nerfs, menaçant même sa santé.

En la revoyant, l'avocat fut frappé du changement opéré en elle, de son air d'abattement général et en même temps du feu de fièvre qui brillait dans ses beaux yeux noirs.

C'est que Jeanne, malgré ce qu'elle en avait dit, avait gardé au fond d'elle un secret espoir que son innocence et celle de Robert finiraient par éclater au grand jour.

Comment? Elle n'en savait rien. Mais tous les malheureux sont des "croyants", qu'ils le sachent ou non. Tous, sans se l'avouer, espèrent un miracle qui les sauvera!

Depuis ses entrevues avec Me Litzelmann, ce secret espoir de Jeanne avait disparu: Elle se sentait perdue, bien perdue. Elle sentait qu'elle entraînerait dans sa perte l'homme dont elle eût voulu, aujourd'hui, racheter la vie par le sacrifice de sa propre vie:

Malgré son désir de la reconforter, son avocat ne pouvait